Chapitre V
l'intrusion des européens dans le monde des échelles

" ... Que nunca extincto Serà seu nome em todo o mar que lava As ilhas do Austro ..."

(Camoens, As Lusiadas, X 89)

17. LES ECHELLES DE MADAGASCAR PENDANT LA PERIODE PORTUGAISE

A partir de la fin du XVe siècle, l'intrusion des Européens dans l'Océan Indien bouleverse l'équilibre établi. Les Portugais domineront sans partage leurs nouvelles découvertes, puis se verront concurrencés et, même, largement éliminés par les Hollandais, les Anglais et les Français. Fort curieusement, les échelles malgaches supporteront ces péripéties, puis profiteront des nouvelles formes de commerce et, en particulier, de la traite.

L'exploration de l'Océan Indien par les Portugais et la mainmise sur le commerce qui enrichissait jusqu'alors les Islamisés vont avoir naturellement certaines répercussions dès que les envahisseurs auront connaissance de Madagascar. Une mention en avait peut-être été faite par Pero de COVILHAO, qui aurait tendu parler de Madagascar lorsqu'il séjourna déguisé à Sofala en 1487, mais cela est contesté. La Grande Ile n'était pas sur l'itinéraire de VASCO DE GAMA en 1498. L'honneur de sa découverte semble revenir à DIOGO DIAZ. Celui-ci commandait un des douze navires de la flotte de CABRAL qui se rendait, en Inde, en 1500. Chassé avec les autres navires par une effroyable tempête, il ne put gagner Mozambique, lieu de rassemblement ; selon CORREA ...

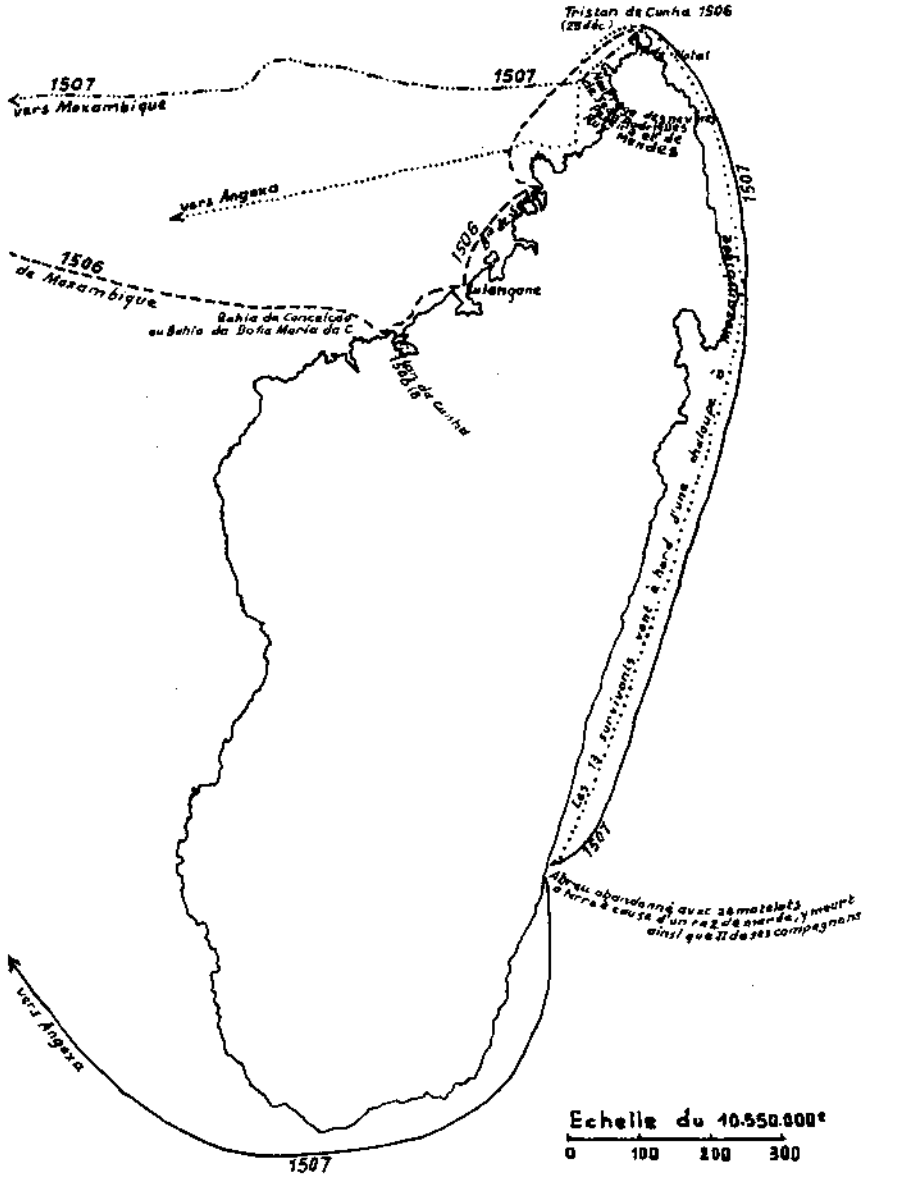
" ... Ne sachant pas où il allait, Diogo Diaz n'arriva pas à la terre ferme comme il le fallait et fut chassé par l'extérieur (por fora, par l'Est) de l'île de Saint-Laurent (Madagascar). C'est parce qu'il la vit le jour de saint-Laurent (10 août) qu'il lui donna ce nom. En y touchant, il se croyait sur la côte de Mozambique. Il la longea tout au long, en grande vigilance (boa vigia) à la recherche de Moçambique, jusqu'à ce qu'il fut allé donner sur le cap (bord) de l'île. Mais, en doublant ce cap, sa route se trouva changée à ce point qu'il eut le vent de l'autre côté et tout à fait contraire. Par là, il connut que c'était une île et comprit son erreur. La côte revenait sur elle-même. Il alla mouiller dans un bon port formé par une baie bien abritée contre les vents de la mer".

(Kammerer 1950, p. 17-18)

J'ai, ailleurs, reproduit la relation détaillée de cette visite dans les données sur l'Archéologie de l'Extrême Nord (volume à paraître).

La découverte de Madagascar allait se traduire par une localisation correcte de l'île sur la carte de Cantino en 1502.

Madagascar qui se trouvait par le travers de l'Inde où se rendaient les Portugais, soit par *dentro* (par l'intérieur, c'est-à-dire par le canal de Mozambique), soit par *fora* (par l'extérieur, c'est-à-dire à l'Est de la Grande Ile), va connaître une série de touchées ou de visites portugaises plus ou moins accidentelles pendant tout le XVIe et une partie de XVIIe siècle. Après Diogo Diaz,



Explorations de Madagascar par Tristan de Cunha et ses compagnons
Alfonso d'Albuquerque, Jean Rodrigues Pereira et Jean Gomes d'Abreu, 1506-1507.

Tristan da Gunha, Alfonso d'Albuquerque et J. Gomes d'Abreu 1506
Tristan da Cunha 1507
Jean Gomes d'Abreu 1507
Les 13 abandonnés à Matitanana 1507

COALM I, P.16

31

les suivantes furent peut-être celles de Diogo Fernandes Peteira (hiver 1503 et déb. 1504), et sûrement le passage de Fernao Soarez le long de la côte orientale en février 1506. Soares toucha l'île Sainte-Marie, et envoya reconnaître la baie d'Antongil par Antoine Gonçalves, baie qui est indiquée sur le portulan anonyme de la Bibliothèque de Wolfenbüttel (1509), sous la mention "*aguada dantam gonçalves*" (aiguade d'Antoine Gonçalves) dont la contraction a donné Antongil, puisque le dernier nom en abrégé Gllz, a pu dans certaines graphies, se lire Gil (Kammerer 1950, p. 28-29). Ultérieurement, Soares descendit vers le Sud au-delà du cap Sainte-Marie. Il devait retourner à Lisbonne, en se croisant avec l'Amiral commandant la flotte suivante, Tristan da Cunha, auquel il ne put donc communiquer ses renseignements. La venue de la flotte de Tristan da Cunha, en 1506-1507, allait avoir des conséquences fâcheuses pour les échelles islamiques de Madagascar.

Sur les indications de Ruy PEREIRA, un des capitaines de la flotte de Tristan da Cunha qui s'était égaré vers la Matitana et avait rapporté à Mozambique des graines de fausse cinamone (sans doute le *longoza* des Malgaches), il fut décidé en attendant de trouver la bonne mousson pour l'Inde de se rendre sur les côtes malgaches. Affonso de ALBUQUERQUE voulait entreprendre ce voyage par le Sud, tandis que TRISTAN da CUNHA, dont l'avis prévalut, voulait passer par le Nord (Kammerer 1960, p. 42-44). Le premier port que l'un toucha, le 8 décembre 1506, fut celui de la baie Angra da Conceicâo que Kammerer pense être à la baie de Bombetoka et A. Grandidier la baie de Boina ; pour des raisons qui sont exposées en détail dans notre étude sur la baie de Boina, il est probable que c'est l'opinion de A. GRANDIDIER qu'il faut retenir.

L'expédition toucha ensuite à la baie de Bombetoka, d'où le Cheikh local les emmena à la capitale des établissements islamiques d'alors Nosy Manja (Nosy Langany), dans la baie de la Mahajamba. Les Portugais, considérant comme peu amical l'accueil qui leur était fait, prirent la ville d'assaut et la mirent à sac. Le capitaine major séjourna trois jours dans cette baie. La flotte y fit de l'eau et prit des vivres. Sur ce séjour et la mise à sac de Nosy-Manja nous sont parvenus plusieurs récits dont ceux de Braz de Albuquerque et de Barros notamment. Leurs relations sont données dans le chapitre sur l'archéologie de la baie de la Mahajamba. Pour aussi brèves qu'elles soient, les descriptions des Portugais font clairement référence à des constructions en pierre et à l'existence d'un commerce avec l'extérieur.

La flotte poursuivit ensuite son voyage vers le Nord. Après avoir essayé infructueusement de doubler le cap d'Ambre, elle revint attaquer et brûler la ville de Sada (la moderne Anorontsangana) où les Africains semblent avoir été nombreux (1). Kammerer tire très clairement les résultats de cette exploration.

" ... Ainsi cette lourde flotte se traînait sur une côte des plus dangereuses, sans réussir à charger des épices, l'île n'en produisant pas. Pour ce résultat négatif, elle risquait de manquer la mousson pour passer aux Indes. D'Albuquerque décida de faire un nouvel effort et d'obtenir sa liberté de navigation".

(Kammerer 1950, p. 51)

D'Albuquerque demanda sa liberté et l'obtint pour aller faire sa campagne vers Socotora et les autres territoires convoités, puis Tristan da Cunha reprit sa route pour aller explorer l'Est et le Sud-Est de Madagascar avec les navires qui lui restaient. Un d'entre eux, celui de Gomes d'Abreu avait pu doubler le cap d'Ambre et se rendre à Matitanana dans le Sud-Est ; il envoya dans cette ville, où l'on connaissait l'argent, Joaô Gomes qui dut être abandonné, car le bateau ne put brusquement faire accoster des embarcations par suite d'une tempête. Pendant ce temps des désastres survenaient aussi dans le Nord. Le navire de Ruy Pereira, puis celui de Ruy Mendes se perdirent dans des conditions dramatiques (COACM I, p. 31 et Kammerer 1950, p. 52-53). Ces événements allaient interrompre cette première exploration de Madagascar. Toujours, selon Kammerer ...

" ... La mort de Ruy Pereira, la perte de son navire celle du navire de Ruy Mendes, la disparition du navire de Joaô Gomes d'Abreu dont on n'avait plus de nouvelles, les dangers auxquels il venait d'échapper lui-même, tous ces désastres découragèrent le capitaine major et il se repentit sans l'avouer de n'avoir pas suivi les conseils d'Albuquerque. Brusquement, il décida de mettre fin à sa vaine exploration et renonça à rallier Matatane, où, justement, son arrivée aurait sauvé d'Abreu, qui y était en perdition.

(1) *Le sac de Sada a eu peut-être lieu avant la tentative de doubler le cap d'Ambre.*

Il piqua donc vers Mozambique. Sa route le mena à travers les Comores. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer la flotte de D'Albuquerque en train de remonter vers le Nord. Les deux amiraux revinrent de conserve à Mozambique. C'était probablement au début de février 1507. De là, ils reprirent ensemble - encore en février dit Castanheda - la route du cap Gardafui. Et D'Albuquerque commença sa glorieuse épopée de l'Oman, d'Ormuz et de l'Inde".

(Kammerer 1950, p. 53)

Tristan da Cunha renvoya en Europe Antonio de Saldanha avec une cargaison d'épices, et il arriva à Lisbonne en août 1507. Il amenait aussi des Malgaches portant des manilles d'argent, ce qui incita le roi à faire continuer l'exploration des côtes de l'Ile. Diogo Lopes de Sequeira, qui venait de recevoir le commandement d'une expédition à Malacca fut chargé de cette mission, car le roi pensait que Madagascar était sur son chemin. Au printemps 1506, la flotte de Lopes de Sequeira doubla le cap de Bonne Espérance, puis l'amiral fut poussé par la tempête sur la côte Karimbola du Sud de Madagascar. Il contourna l'île par le Sud-Est et Matitanana où il recueillit des naufragés portugais. Ces naufragés lui firent savoir qu'ils ...

"avaient rencontré deux Arabes de Cambay jetés sur l'île par la tempête trente ans auparavant au cours d'un voyage vers Sofala. Ils avaient été capturé par les Indigènes et tous leurs compagnons étaient morts".

(Kammerer citant Castanheda 1950, p. 62)

Poursuivant vers le Nord ...

"il arriva à une grande baie où aboutissaient trois rivières. Il donna à ce port le nom de São Sebastião, parce que c'était le jour de ce saint. Et, ne trouvant rien à acheter, il partit, mettant le cap sur Ceylan. Mais ne pouvant trouver cette île à temps, il la dépassa et atteignit Cochin, où il débarqua le 21 avril 1509".

(p. 62-63)

Pour A. Grandidier, Lopes de Sequeira serait parvenu à la baie de Diégo-Suarez (COACM I, p. 50), tandis que Kammerer pense qu'il se trouvait près du cap de Saint-Sébastien. Quoiqu'il en soit, il mit huit mois pour relever la côte Est et sa nomenclature devait figurer dans l'Atlas attribué à Lopo Homem de 1522.

En 1514, Luis FIGUEIRA et PEDREANES recevaient une nouvelle mission sur la côte Est. Ils devaient créer une factorerie et poursuivre l'exploration de la côte. Figueira installa un comptoir à Matitanana où il vécut six mois en termes difficiles avec les habitants ; craignant pour ses marchandises et ne trouvant guère de produits à acheter, il repartit pour Mozambique. Pendant ce temps, Pedreanes avait poursuivi son exploration de la côte Est et du Nord, et il avait notamment acquis de la gomme copal à Bemaro, c'est-à-dire à Vohémar (Barros COACM I, p. 53 et Kammerer 1950, p. 65-68). Nous savons ainsi que Vohémar était alors un point de commerce et, que les Portugais y ont trafiqué sans le mettre à mal, contrairement à ce qu'avaient cru d'abord ceux qui firent les fouilles à Vohémar entre 1942 et 1955 (1).

(1) *Cette opinion est exprimée par E. Vernier dans une émission à Radio-Université (Archives 1962). Son attention a, depuis, été attirée par le "rajeunissement" que j'ai proposé pour les découvertes de Vohémar.*

Si aucune implantation durable ne fut réalisée par les Portugais à Madagascar, ces premières tentatives ont, au moins, le mérite de nous apporter une documentation de valeur historique sur les côtes malgaches. Sauf, pour le Sud-Est pour lequel existaient des *Sorabe*, nous n'avons aucun document écrit avant 1500 par des gens du lieu, et les indications des Routiers arabes du XVe siècle sont trop succintes en raison de la position marginale de Madagascar. Les Portugais nous tirent de cette préhistoire. Une quinzaine d'années après la découverte, Duarte BARBOSA peut même compiler une description brève, mais exacte dans l'ensemble de la civilisation des côtes.

" ... A une distance de 70 lieues du cap Corrientes, il y a une grande île nommée Saint-Laurent, dont l'intérieur est peuplé de payens et dont les ports sont habités par des musulmans ; les uns et les autres ont de nombreux rois. Il y a beaucoup de bétail, du riz en abondance, du mil, des oranges et des citrons ; dans l'intérieur, le gingembre est commun et les indigènes le mangent frais, sans l'employer à d'autres usages.

Les indigènes vont tout nus, portant seulement un petit morceau de toile autour des reins. Ils ne sont pas en relations avec les gens d'outre-mer et ne s'écartent pas des côtes, le long desquelles ils pêchent avec des pirogues. Ils sont doux et ont une langue particulière. Ils sont continuellement en guerre les uns avec les autres ; leurs armes sont des sagayes très légères dont la pointe est en fer ; ils en portent d'ordinaire plusieurs à la main, qu'ils lancent avec adresse, ce qu'ils apprennent par un long exercice. Ils sont agiles et adroits à la lutte. Ils ont de l'argent impur. Leur nourriture consiste surtout en ignames qu'ils cultivent et qui resemblent aux patates des Nouvelles Indes espagnoles. Cette île, qui est parallèle à la côte d'Afrique, a une longueur de 300 lieues et est distante du continent de 60 lieues".

(COACM I, p. 53-54)

Après 1515, année où eut lieu une tentative infructueuse d'établissement de Bastian de Sousa, les Portugais abandonnèrent pour un temps, leur intention de s'installer à Madagascar et d'y fonder des établissements de commerce. Il est vrai que la geste portugaise à la recherche des épices se développait vers l'Extrême Orient et que Madagascar ne possédait aucune des ressources qui pouvait la rendre intéressante pour ce commerce (1). Il en était de même pour les Comores, qui ne seront que des lieux pour le rafraîchissement des navires. Les archives portugaises encore inexplorés fourniront peut-être un jour des renseignements sur une tentative d'installation aux Comores, qui nous est connu seulement par des traditions locales recueillies par Gevrey (1870, p. 78-79). VIALLARD a décrit, à la Grande Comore, des tombes avec une croix chrétienne qui pourrait contenir les restes de Portugais ou de descendants de Portugais (1971, p. 172). Cette installation portugaise qui s'est fondue dans la population de la Grande Comore est assez comparable à celle de Socotora où existeraient encore des gens revendiquant une origine lusitanienne lointaine. Une allusion à cette tentative d'installation aux Comores apparaît dans un texte de Diogo Do Couto qui écrit :

" ... Un honorable Portugais a sollicité, il y a quelques années, du Roi D. Sébastien la licence de s'emparer de ces îles, demandant que le Roi lui donnât des navires et de l'artillerie et se chargeant, de son côté, de recruter les

(1) *Ainsi que le signale Toussaint (1961, p. 115) reprenant la thèse de Van Leur, le régime portugais ne modifia guère la structure du commerce oriental, portant sur des objets de luxe, contrôlé par les potentats. Madagascar ne possédant pas ces objets continua de rester largement à l'écart.*

hommes ; il promettait de fournir chaque année au roi une foule d'esclaves pour ses galères à rames. Nous ne savons pour quelle raison il n'a pas été donné suite à cette proposition car, quand même cette expédition n'eût eu d'autre résultat que de chasser les Arabes de cette île et de couper court au commerce avec la Mekke, c'eût été déjà très important, sans compter qu'on avait tout lieu d'espérer en retirer de grands profits et qu'il eût été désirable de peupler ces îles de Portugais et de convertir leurs habitants au Christianisme".

(COACM I, p. 104)

Pendant le XVIe siècle, les échelles islamiques de Madagascar connurent naturellement des expéditions de piraterie ou de punition, que les Portugais soucieux de dominer le commerce et de prélever des tributs infligeaient ; ceci ne signifie pas que les échelles furent anéanties comme l'avait cru Vernier. En Afrique, Hoja et Barawa survécurent à leur mise à sac, et l'archéologie nous apprend qu'il en fut de même dans les baies de Boina et de Mahajamba. Selon Correa, des pillages furent commis sur les côtes malgaches par Pedreanes et Pero Vaz O Roxo en 1527.

" ... Le roi de Portugal fit partir, en 1527, deux navires pour porter ses ordres à Pero Mascarenhas, huitième gouverneur de l'Inde et à son successeur Lopo Vaz de Sampaio. Les capitaines de ces navires, Pero Vaz O Roxo et Pero Annes Frances (Pedreanes), passant auprès de l'île de São Lourenço, s'y arrêtèrent en violation des ordres du roi, dans le but de se livrer au pillage, mais s'y perdirent tous deux".

(COACM I, p. 60)

En 1543, il semble que Diogo Soarez commit des exactions dans l'Extrême Nord où il fit relâche à la baie qui porte son nom.

A partir de 1527, des naufrages vont amener sur les côtes malgaches un nombre assez important de Portugais, particulièrement dans la région de la baie de Saint-Augustin et dans l'Extrême Sud. Il est possible que certains rescapés de ces naufrages aient fondé dans un îlot de la rivière Fanjahira, un petit établissement dont Flacourt entendit parler. En revanche, il est beaucoup moins certain que l'abri de Teniky, dans l'Isalo, ait été occupé par des naufragés de Manoel de La Cerda comme divers auteurs l'avaient cru. Une mission récente (Rakotoarisoa et Ramilisonina 1971, p. 47-49) a reconnu le vestige comme étant surtout islamique et pré-sakalava. Toujours est-il qu'au milieu du XVIe siècle l'existence possible de naufragés portugais était parvenue à Goa, et le Vice-Roi de l'Inde envoya une expédition, en 1556, pour les faire rechercher. Celle-ci, composée de trois navires placés sous le commandement de Baltazar Lobo de Sousa, se rendit notamment au port de Masselage sans que l'on puisse préciser s'il s'agit de la baie de la Mahajamba ou de la baie de Boina (COACM I, p. 98).

En janvier 1559, le navire "Nossa Senhora da Barca" fit naufrage dans le Sud-Ouest de Madagascar. Les rescapés, sous la conduite de Luis Fernandes de Vasconcelles, remontèrent dans une barque jusqu'à une baie située par 13° de latitude Sud, qui est probablement celle de Vohémar ; ils y trouvèrent une galiote de leur nation venant de l'Inde qui y hivernait en attendant de gagner Mozambique (COACM I, p. 109-111). Bien que nous possédions fort peu de documents, il est probable que d'autres navires portugais fréquentaient les ports du Nord de Madagascar pendant la deuxième moitié du XVIe siècle. La prépondérance qu'ils avaient acquise devaient considérablement gêner les Islamisés du Nord qui se révoltèrent. João dos SANTOS narre avec assez de précisions l'histoire de cette révolte, qui serait survenue en 1587. Parmi les malgachisants, FERRAND a, le premier, attiré l'attention sur l'importance de ce texte, citant dans son ouvrage sur les Musulmans à Madagascar et aux Comores l'excellente traduction de Charpy :

" ... Du temps que Georges de Meneses commandait dans Mozambique, les Mores se soulevèrent contre les Portugois, ne voulant point leur permettre d'entrer dans leurs ports, disant qu'ils les empêchoient de débiter leurs denrées ; mais ce n'étoit qu'un prétexte pour faire sortir les chrétiens de leurs païs, contre lesquels ils portoient une haine implacable. Georges de Meneses qui sçut les difficultés des Mores entreprit néanmoins d'y établir les Portugois et, faisant équiper un vaisseau de guerre, fit voile droit au fort pour déclarer la guerre aux Mores en cas qu'ils s'opposassent à ses desseins et qu'ils en refusassent l'entrée aux Portugois, aussi bien que la liberté du commerce, y voulant mettre un facteur avec dix soldats et deux religieux pour leur administrer les sacrements".

Les Islamisés de Masselage (sans doute de la baie de Boina plutôt que de la Mahajamba) firent amende honorable ; ils se virent imposer une petite garnison et un religieux, le Père de Saint-Thomas. Puis, la mésentente régnant au sein de la garnison, celle-ci rentra à Mozambique, laissant le religieux seul. Ce dernier fut alors empoisonné sur l'instigation d'Islamisés venus d'Arabie, crime qui valut une expédition punitive ...

" ... Les Portugois, touchez et offensez du traitement que les Mores avaient fait à ce bon religieux, résolurent de venger et les intérêts de Dieu et ceux de leur nation, ce qu'ils firent l'année suivante, étant retournez en cette isle qu'ils détruisirent, et d'où, peu de temps après, ils partirent pour Mozambique".

(Ferrand 1891 I, p. 53-54)

Les vicissitudes du commerce entre les Portugais et les Malgaches d'alors trouvent un écho dans un texte de Lopez de Benavente, paru en 1598, et, également reproduit par Ferrand. Lopez de Benavente, après avoir reproduit la description de Madagascar de Duarte Barbosa, constate à propos des habitants :

" ... Ils sont inhospitaliers et ne commercent avec aucun étranger. Néanmoins, les Portugais arrivent à faire quelque commerce avec eux, mais seulement en mer ou dans les ports, sans être admis à toucher terre, ils y échangent leurs marchandises contre de l'or, de la cire, de l'argent, du cuivre".

(Ferrand 1893 II, p. 113-114)

Dans les débuts du XVIIe siècle, les Portugais vont reprendre leurs tentatives d'exploration et de christianisation de Madagascar. Sur les ordres du Vice-Roi de l'Inde, D. Jeronimo de Azevedo, le pilote Paulo Rodrigues da Costa entreprit, pendant les années 1613-1614, un relevé des côtes de l'île. Il devait aussi recueillir les naufragés portugais ou leurs descendants et se renseigner sur les possibilités d'évangélisation. Pour cette dernière tâche, il emmenait deux jésuites, Luis Mariano et Pedro Freire. Depuis Mozambique les navigateurs visitèrent la baie de Boina, puis toute la côte Ouest ; ils retrouvèrent dans l'Extrême Sud les vestiges d'un fortin portugais sur la rivière Fanjahira et repartirent non sans avoir enlevé le fils du roi antanosy ; après avoir hiverné à Mozambique, Rodrigues da Costa vint au printemps 1614, explorer la région Nord-Ouest, depuis la baie de Boina jusqu'au pays d'Ankoala du roi Tongomaro et à la Pointe de San Ignacio, puis rentra à Goa.

Deux ans plus tard, une seconde mission repartit de Goa avec quatre missionnaires et Don André, le fils du roi enlevé par Rodrigues da Costa, sur lequel on comptait beaucoup pour le succès de l'entreprise. Deux des missionnaires devaient évangéliser le royaume de Sadia et deux le pays antanosy. En fait, les religieux de l'Extrême Sud basés dans l'îlot de la Fanjahira, où leurs compatriotes naufragés s'étaient naguère réfugiés, ne firent aucune conversion. Ils se réfugièrent à Sadia où leurs deux collègues connurent avec eux le même insuccès.

En 1619, le Père Mariano retourna dans la baie de Boina qui, malgré la présence de musulmans, lui avait paru une meilleure base pour ses expéditions missionnaires, en raison de l'intense va-et-vient d'embarcations qui partaient de là vers les autres points de la côte et vers l'Afrique orientale. Un traité d'amitié y fut même négocié et le missionnaire Jean Gomes vint l'année suivante poursuivre les efforts ; la faible autorité du roi et la venue d'Islamisés de l'extérieur firent échouer cette nouvelle tentative. Un dernier essai du Père Mariano, dans le Nord-Ouest, en 1630, ne semble pas avoir eu plus de succès (1).

De ces efforts d'installation ou d'évangélisation, il nous est parvenu une carte fort détaillée que Boxer a reproduit dans son *"Roteristo desconhecido do seculo XVII"*(Arquivo Historico da Marinha 1934), et que je fais figurer ici. Le legs portugais, en matière de cartographie, est considérable, et, en plein XVIIe siècle, les autres nations qui fréquentent l'Océan Indien tirent encore pleinement partie des travaux de leur devancier portugais. La carte de Flacourt n'est, pour le Nord de Madagascar, qu'un décalque des cartes portugaises antérieures.

Partie Nord de Madagascar d'après l'exploration du pilote P. Rodrigues da Costa en 1613-1614 (tiré d'un ms. appartenant à C. R. BOXER, qu'il a reproduit dans Um Roteristа desconhecido do Seculo XVII, *dans l'*Arquivo Historico da Marinha, 1934, 191-200)

32

(1) *Echec peut-être dû au fait que les Portugais vers la même époque s'étaient mis à acquérir des esclaves au royaume d'Itongomaro (COACM I, p. 100).*

Après ces tentatives officielles les Portugais conservent des rapports commerciaux avec Madagascar, surtout depuis Mozambique, et se voient progressivement remplacer par les Anglais, les Hollandais et les Français. En 1630, un navire portugais recueille un naufragé français sur les côtes malgaches. Cinq ans plus tard, les Portugais doivent intervenir contre les habitants de l'échelle islamique d'Antsoheribory, dans la baie de Boina, qui ont donné asile au roi rénégat de Mombasa, Yusuf Chingula. Le Père Nogueira qui fut, sans doute, un témoin oculaire, a raconté dans un poème épique en vers l'expédition punitive de Roque Borges. Ce poème intitulé *"Socorro que de Moçambique foi a S. Lourenço contra o Rei Arrenegado de Mombaça fortificado na Ilha Massalagem sendo capitão-mor Roque Borges e Victoria que do Rei se Alcançou este ano de 1635"*, a été publié récemment par le Professeur Manuel BARRETO (1971), qui l'a retrouvé à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (Codice 7640 - Secção dos Reservados). Ce document, ignoré par A. GRANDIDIER, contient quelques renseignements intéressants, dont la discussion détaillée est donnée dans l'étude sur la baie de Boina.

En particulier, il est fait référence dans la strophe 31, aux vers 3 et 4, à une précédente guerre avec les Portugais, mais on ne sait s'il faut attribuer cette mention à la repression de la rebellion de 1587.

Une des raisons de visite des Portugais au XVIIe siècle, puis au XVIIIe siècle à Madagascar, semble avoir été la recherche des esclaves. Le projet de colonisation anglaise du prince Rupert écrit vers 1643, cite un exemple de ce trafic :

" ... Les Portugais, en allant de Mussamberg (Mozambique) dans l'Inde, touchent toujours à l'île de Saint-Laurent (Madagascar) pour y acheter des esclaves qu'ils emmènent dans leurs colonies ; il y a environ dix-sept ans, j'ai pris une jonque (boutre) chargée d'esclaves des deux sexes et de bois de santal ; elle venait de Mussamberg (Mozambique), avait touché à l'île de Saint-Laurent et, après y avoir pris sa cargaison, elle se rendait à Goa, comme nous l'apprit son passeport portugais".

(COACM III, p. 81)

Quelques années plus tard, les Hollandais de Maurice, qui avaient établi un poste de traite à la baie d'Antongil, connaissaient la concurrence avec les Portugais dont les agents venus du Nord-Ouest allaient jusqu'à la côte Est.

" ... Van der Meersch apprit à ses dépens qu'il n'était pas le seul à venir acheter des esclaves dans la baie d'Antongil. Il y avait, en effet, sur la côte occidentale de Madagascar, un roi, le plus puissant de toute l'île, qui s'appelait Ronetans ou Ronstanes (Orontany ?) et auquel les Portugais s'adressaient pour avoir des esclaves. Ce roi, qui était très redouté, envoyait en effet ses chefs "lucoronghs" parcourir le pays avec cent ou deux cents soldats et échanger soit des boeufs, soit des étoffes portugaises contre des esclaves si bien qu'il accaparait presque tous ceux du Nord de l'île. Van der Meersch vit dans le village de Fil deni Mange, un de ces "lucoronghs" qui avait avec lui cent vingt hommes et deux cents boeufs et auquel ce chef vendit de nombreux esclaves".

(COACM III, p. 198)

En 1664, les Portugais continuaient à être connus par les habitants de la baie d'Antongil où Joachim Blanck rapporte : *"les inaigènes, nous ont dit que, dans le Nord de l'île, il y avait des Portugais, mais que leurs navires ne venaient jamais de là à Antongil ..."*. (COACM III, p. 329).

Ainsi, à partir de la deuxième moitié du XVIIe siècle, les Portugais semblent avoir surtout fréquenté la côte malgache faisant face à Mozambique. THEVENOT, décrivant l'état de leur commerce dans l'Ouest de l'Océan Indien, en 1662, remar-

que brièvement *"ils touchent quelquefois à la côte occidentale de Madagascar"* (COACM III, p. 301). Cependant, ces visites commerciales ne signifient aucunement un désir d'installation permanente, malgré le plaidoyer, en 1667, du Père Barreto, qui écrivit au vice-roi de l'Inde pour proposer une conquête de Madagascar.

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les rapports portugais avec le Nord-Ouest restaient si importants que le traitant MAYEUR envisageait de les supplanter en créant un établissement à Nosy-Be (1), même au XIXe siècle, si l'on en croit GUILLAIN, qui fit une étude détaillée sur le commerce, des Portugais venaient trafiquer à Anorontsangana et à la baie de Marambitsy (1841-1843, p. 529).

Les rapports commerciaux portugais avec les échelles Nord-Ouest se traduisent dans les sites archéologiques d'Antsoheribory par des tessons de poterie rouge de l'Alemtejo et un peu de faïence bleue et blanche du Portugal. On est étonné qu'un si faible nombre de mots portugais ait été adopté dans l'Ouest et le Nord-Ouest. A peine cite-t-on aujourd'hui les mots *ampingaratse* pour fusil (Port. *espinguarda*), et *parata* pour l'argent (Port. *prata*). Il n'y a pas eu de sabir malgache-portugais ou du moins, il n'a pas subsisté, à part une parole du roi Samamo qui, en 1619, agglutine dans une même phrase un mot malgache (*tsara* = bon), un mot portugais (*duxer*, c'est-à-dire *deixar* = laisser), et un mot souahili (*kuenda* = aller).

Pourtant, au XVIIe siècle, le Portugais semble avoir été connu d'un bon nombre de Malgaches du Nord-Ouest et de Comoriens. En 1602, lorsque Martin de VITRE relâcha à l'île Mohéli, il y rencontra plusieurs individus qui parlaient portugais (COACM I, p. 284). La même année, toujours dans l'île de Mohéli, les Hollandais de l'Amiral Spilberg constatèrent que le roi parlait assez bien cette langue. En 1608, l'Anglais Sherpey relâcha à la Grande Comore. Il...

"eut une assez longue conversation avec le roi à l'aide d'un interprète et il apprit qu'il avait quelquefois des relations avec les Portugais, dont il parlait un peu la langue".

(COACM I, p. 419-420)

Walter PEYTON constata, en 1614, que le portugais était parlé à Domoni, à Anjouan parmi *"les Arabes, les Turcs et les Maures"* de l'île, et que le pilote d'un boutre qui venait de Madagascar s'exprimait couramment dans cette langue. Enfin, aussi tard qu'en 1741, les Hollandais du navire négrier "De Brack" rencontrèrent dans la Betsiboka *"le factoton et favori du roi, Anthony Chevaha, qui parlait bien portugais, ayant, disait-il, vécu dix ans à Lisbonne"* (COACM VI, p. 111). Naturellement, le déclin de l'usage de la langue dut aller de pair avec l'éviction des Portugais de la côte orientale d'Afrique en XVIIIe siècle. Les Islamisés de Paté et de Mombasa, qui se rendaient à Madagascar, ne connurent plus le langage des conquérants lusitaniens qui fut d'autant plus vite oublié que le souahili suffisait pour les communications ; mais, surtout, la venue d'autres étrangers en nombre important dans la deuxième moitié du XVIIe

(1) *F. Hoppe (1970, p. 197) signale qu'à l'époque pombalienne (1750-1777) les marchandises allant de Mozambique à Madagascar payaient un droit de 10 %. En 1812, il y avait des navires portugais à* "Bombetoke" *(Valette 1970, p. 356). Une monnaie portugaise de Louis Ier (1861-1889) aurait été trouvé lors de la destruction d'Ambanoro en 1960.*

siècle va précipiter cette décadence des influences économiques et linguistiques venues du Portugal.

18. L'APPARITION DES AUTRES ETRANGERS AU XVIIe SIECLE

Avant la fin définitive de la prépondérance portugaise à Madagascar, les nouveaux concurrents dans l'Océan Indien, Hollandais, puis Anglais et, enfin Français, firent leur apparition sur les côtes d'abord pour y faire escale, puis, pour y réaliser quelques tentatives de colonisation qui n'eurent guère de suite. A l'exception de la baie d'Antongil où les Hollandais établirent quelques temps un poste de traite, le Nord ne connut que d'épisodiques passages de marins-commerçants pour des rafraîchissements et quelques esclaves.

Les Hollandais guidés au début par *l'Itinerario* de Lindschoten partirent à la recherche des épices et firent de Bantam en Indonésie un premier comptoir prospère ; quinze expéditions quittèrent la Hollande pour le Sud-Est asiatique, entre 1595 et 1602. La première, commandée par Cornelis de Houtman, passa, en 1596, par Sainte-Marie et la baie d'Antongil ; cette baie où l'on pouvait se procurer du riz et des vivres devint rapidement un lieu privilégié de relâche des Hollandais. Certains marins prirent l'habitude de graver des inscriptions à l'île Mangabe, et James Lancaster nota les premières en 1601 ; occasionnellement les Hollandais qui faisaient voile vers Bantam, mais aussi, vers l'Inde (Pulicat) et le Golfe Persique, s'arrêtaient à la baie de Saint-Augustin et dans l'Extrême-Sud, à Sainte-Luce. En 1618, un important naufrage d'un navire de cette nation eut même lieu sur la côte karimbola.

L'installation néerlandaise à l'île Maurice, en 1638, allait donner à la baie d'Antongil un rôle important pour l'approvisionnement en riz et en esclaves de la nouvelle colonie ; un traité fut même passé avec les chefs locaux en 1642 et un établissement à terre maintenu. Mais, en 1647, le dernier Hollandais quittait l'île Maurice et les rapports avec Madagascar autres que les brèves escales des navires allant en Inde se firent désormais depuis la colonie du Cap fondée en 1652.

Dans les couches archéologiques des sites du Nord-Est les visites hollandaises se traduisent à la présence de verroterie d'Amsterdam ; les perles se trouvent dans les sites de Nosy Mangabe, mais aussi de Vohémar pour lequel on n'a pas de renseignement précis sur les visites hollandaises, à l'exception de celle que fit S. Van Kerkkoven en 1662. En 1667, Vollenhoven relâchait à Nosy Berofia, et, en 1672, Nieuhoff était porté disparu chez les gens de Quale où il était allé commercer.

Lorsque la puissance sakalava s'établit dans le Boina, les achats hollandais d'esclaves à Bombetoke devinrent très importants (Voyages du "Soldaat", puis du "Peter en Paul" et du "Nordgoow") ; il y aurait même eu un comptoir temporaire à la Mahajamba. Les approvisionnements en esclaves semblent avoir été ensuite interrompus un temps, car les Hollandais se pourvurent sur la côte orientale d'Afrique, vraisemblablement dans la baie Delagoa.

Les Anglais suivirent d'assez près les Hollandais, et, en 1601, James Lancaster, venant par l'Ouest de Madagascar, doubla le cap d'Ambre et fit escale à Antongil et Sainte-Marie. En 1609, Rowles vit son équipage décimé par les gens d'Itongomaro dans la baie d'Ampasindava.

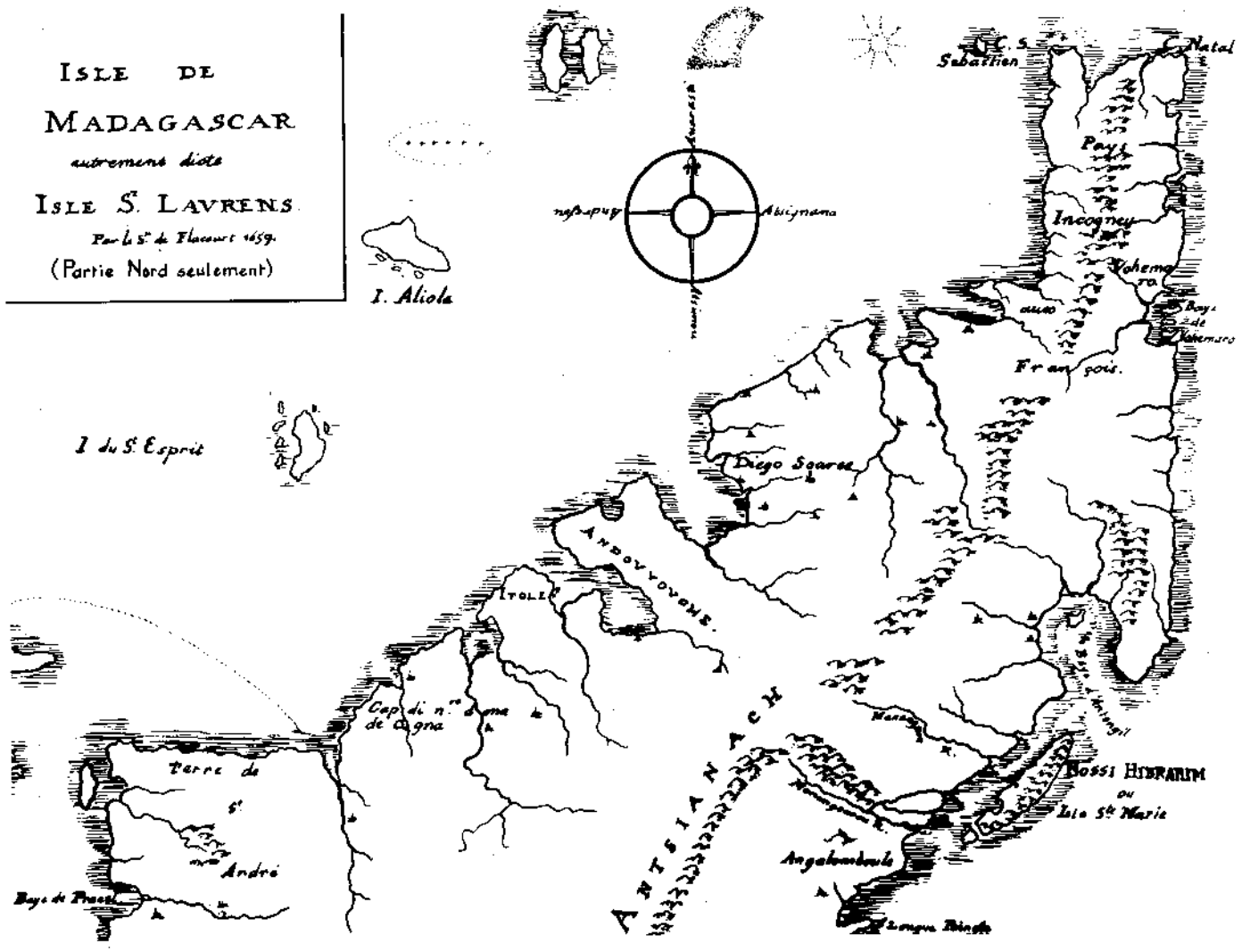
A partir de 1611-1613, date des fondations des comptoirs de Surate et de Masulipatam, en Inde, les Anglais vont faire assez régulièrement escale à la baie bien abritée de Saint-Augustin dans le Sud-Ouest. Nicolas Downton s'y

arrêta en 1614. Th. Herbert y serait aussi passé en 1626 (COACM II, p. 397), et Boothby en fait une description détaillée.

En 1645, la compagnie de Courteen cherchait à fonder un établissement dans cette même baie de Saint-Augustin, mais il était prévu de s'intéresser à Nosy Be et d'acheter des esclaves à la baie de Boina. Weddal, capitaine attaché à cette compagnie commit des exactions dans la baie d'Ampasindava et, ce mauvais précédent explique peut-être l'échec de la tentative de colonisation de Hunt à Nosy Be quatre ans plus tard ; il est resté de cette expédition d'intéressants croquis de la côte faits par Wilde. Toujours, sur Nosy Be, on possède la relation assez douteuse de William Everard, qui, y aurait été abandonné comme naufragé à la fin de XVIIe siècle. Vers 1702, les visites anglaises, notamment celle de Thornton, vers les baies de Narinda et d'Ampasindava, apportent une documentation qui renouvelle celle des cartes portugaises.

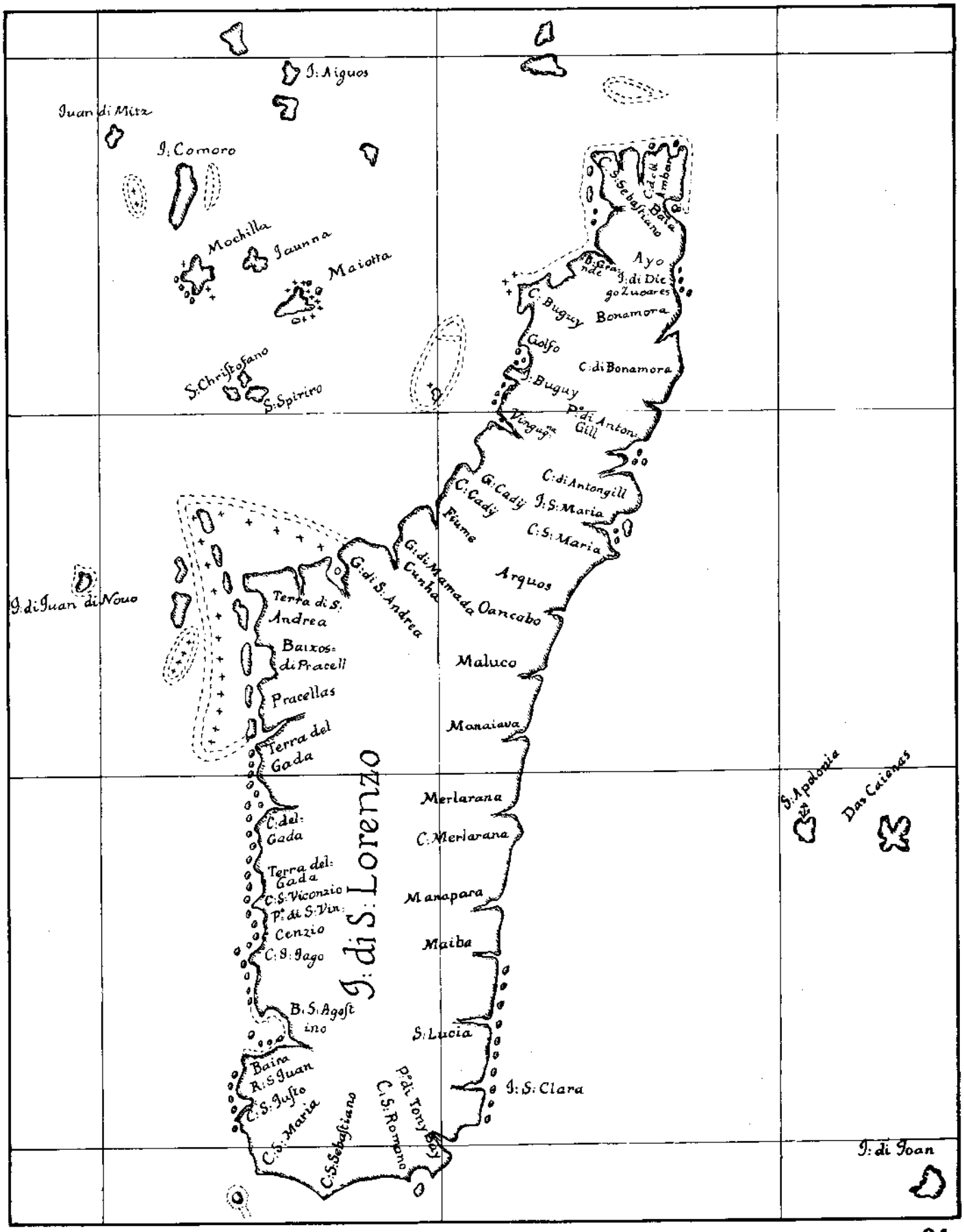
Suivant l'exemple des Hollandais et des Anglais, les Danois vont chercher à participer à cette épopée océanique ; à partir de 1618, ils fondent un compto à Tranquebar, sur la côte de Coromandel ; lorsqu'ils s'arrêtent à Madagascar, ils touchent l'Extrême Sud, mais, au siècle suivant, ils participeront comme les navigateurs des autres pays à la traite des esclaves en pays sakalava.

Les Français sont les derniers arrivés à Madagascar; bien qu'en 1529 les frères PARMENTIER aient fait escale aux îles Stériles et, qu'avant les débuts de la colonisation dans l'Extrême Sud, il y ait eu quelques visites, notamment celle des navires "le Croissant" et "le Corbin" à la baie de Saint-Augustin en 1602, ainsi que celle des Rouennais de Beaulieu en 1620 ; à partir de 1630, les Français s'intéressent à la région de Fort-Dauphin avec Regimont, Goubert, puis Cauche, arrivé en 1638, qui accueillera Pronis venu fonder un établissement pe manent en 1642. Ce n'est qu'à partir de 1667 qu'un des traitants établi à Fénérive, François MARTIN fera explorer la côte du Nord de la baie d'Antongil. Ver 1669-1670, GIGAULT et DU BOIS semblent avoir visité les baies de Mahajamba et Boina. On doit à des Français, CHEVREUIL et DUPRE-EBERARD, les premiers croquis des baies de Boina et de Bombetoka.



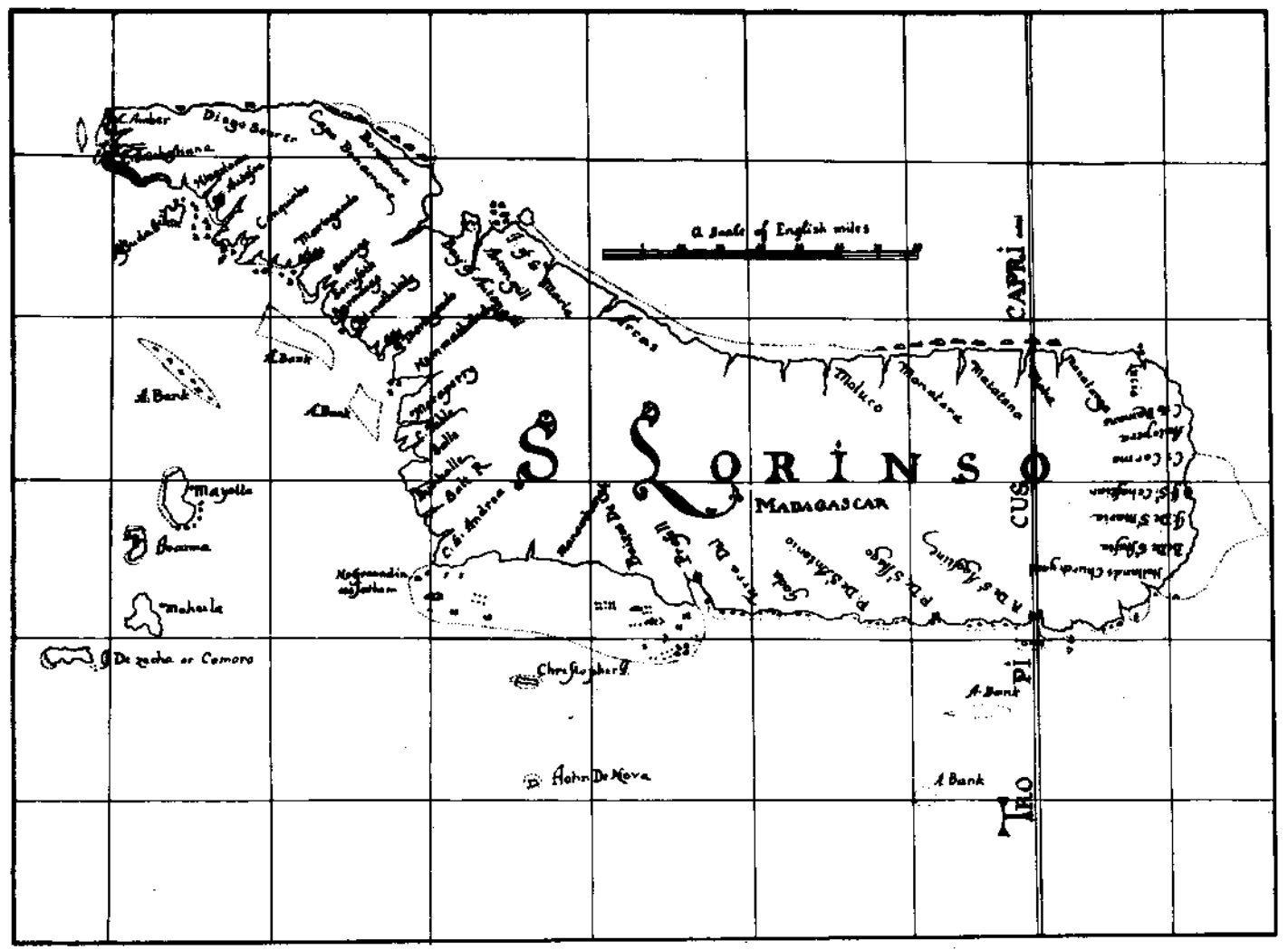
33

Si l'on fait le bilan des visites commerciales des Européens pendant le XVIIe siècle dans le Nord, on retire l'impression que, sauf à la baie d'Antongil, leur effet fut assez limité. Comme les sites archéologiques dénotent une activité économique assez considérable, il faut en déduire que le commerce des échelles a donc encore été fait à cette époque par les Islamisés et cela dans une large mesure. On comprend que l'irruption sakalava va viser à contrôler tout de suite ces lieux privilégiés du commerce que sont les échelles.



Carte de Madagascar d'après Dudley (1646)

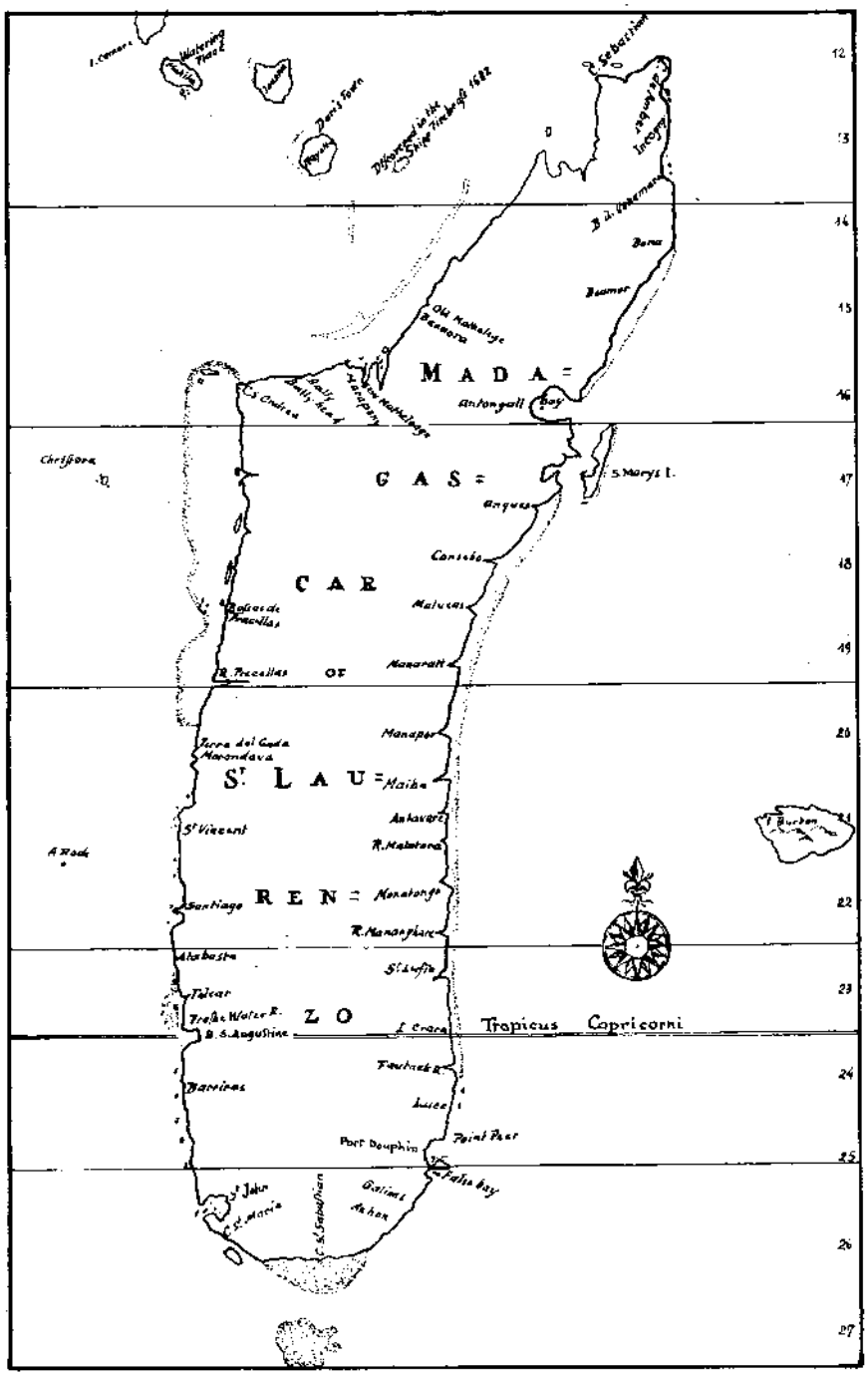
Le tournant des années 1700 est marqué par la présence des pirates. Ceux-ci délaissent la mer des Antilles et viennent s'installer à Madagascar sur la côte est, vers Sainte-Marie, dans le Nord, peut-être à la baie de Diégo-Suarez, ainsi que dans l'Ouest et le Nord-Ouest (Deschamps 1949). Dans la région qui va devenir terre sakalava, ils lient leur essor à celui de cette nouvelle dynastie conquérante. Il a semblé donc plus judicieux d'évoquer leur rôle en même temps que les hauts faits de ceux qui furent leurs associés malgaches.



Carte de Madagascar d'après William Haecke (1680)

35

Les pirates disparaîtront vers 1724, installés à Bourbon, métissés à la côte est, ou chassés par les successeurs d'Andriamandisoarivo. La puissance des flottes chargées de réprimer leurs actions est l'explication de leur soumission ou de leur disparition. Cependant, depuis la côte est, leurs descendants, les Malata, animeront à la fin du XVIIIe siècle les incursions contre les Comores et la côte orientale d'Afrique (par. 22).



36

Carte de Madagascar d'après Thornton (1703)